

Le monde tous droits réservés

CLAUDE ECKEN



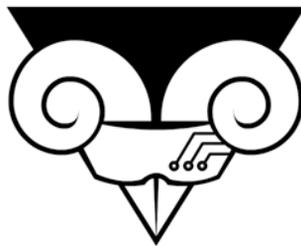
9 782908 021387



Extrait de la publication

Claude Ecken

Le Monde,
tous droits réservés



e-Bélicial'



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Ouvrage proposé par Roland C. Wagner et publié sous la direction d'Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-148-6
Code SODIS : NU82117
Parution : septembre 2010
Version : 1.1 — 21/12/2010

© 2010, le Béliat', pour la présente édition
Illustration de couverture : © 2005, Eric Scala

- *Le Monde, tous droits réservés*
(La Geste microéditions, 1994)
- *Membres à part entière*
(Carfax n°26/27, 1987, Québec ;
La Croisée des sphères n°6, Encre Noire, 1997)
- *Edgar Lomb, une rétrospective*
(Ere comprimée n°20, 1983)
- *L'Unique*
(inédit)
- *Les Déracinés*
(Ere comprimée n°12, 1981 ;
Apsara n°16, 1998)
- *Esprit d'équipe*
(L'Argonaute n°40, 1986)
- *Fantômes d'univers défunts*
(Invasions 99, le Béliat', 1999)
- *La Bête du recommencement*
(plaquette, La Bulle noire, 1985)
- *Éclats lumineux du disque d'accrétion*
(Bifrost 29, Béliat', 2003)
Prix Rosny Aîné 2004
- *La Dernière mort d'Alexis Wiejack*
(Carfax n°7, 1985, Québec ;
La Croisée des sphères n°6, Encre Noire, 1997)
- *En sa tour, Annabelle*
(Folies, ô folies, 1989, Castres)
- *La Fin du Big Bang*
(Escalaes 2001, Fleuve Noir, 2000 ;
SF 2000-2002, les meilleurs récits, le Béliat', 2002)
Prix Rosny Aîné 2001
- *Futurs scénarios*
(Fluide Glacial n°80, 1983)

Sommaire

Avant-Propos, par Roland C. Wagner.....	6
Le Monde, tous droits réservés.....	11
Membres à part entières.....	42
Edgar Lomb, une retrospective	54
L'Unique.....	68
Les Déracinés.....	106
Esprit d'équipe.....	112
Fantômes d'univers défunts.....	118
La Bête du recommencement.....	145
Eclats lumineux du disque d'accrétion.....	152
La Dernière mort d'Alexis Wiejack	194
En sa tour, Annabelle	203
La Fin du Big Bang.....	208
CODA Futurs scénarios	250

Avant-Propos

J'ai fait la connaissance de Claude Ecken en 1985 au festival BD d'Angoulême. Impossible de me souvenir de quoi nous avons discuté, mais cette rencontre m'a laissé une excellente impression. Il parlait bien et il savait de quoi, le tout avec une modestie rare. À l'époque, je n'avais dû lire que *L'Abbé X*, son premier roman — une sombre histoire de ballets bleus impliquant des notables dans une institution religieuse pour mongoliens — et peut-être une ou deux nouvelles. Le contraste entre la noirceur de ce livre et la profonde humanité de son auteur était tout à fait frappant. Comment quelqu'un d'aussi *gentil* avait-il pu écrire un livre flirtant à ce point avec le sordide ?

Deux ans plus tard, la publication de *L'Univers en pièce*, annoncé comme le début d'une série intitulée « *Chroniques télématiques* » qui, à mon grand regret, ne devait jamais connaître d'autre tome, m'a amené à me poser bien d'autres questions au sujet de ce surprenant bonhomme. On était en effet en plein dans la vague *cyberpunk*, amorcée en France par la traduction de *Neuromancien* fin 1985, et *L'Univers en pièce* s'y inscrivait sans contestation possible. Seulement...

Seulement, lorsqu'il travaillait sur ce roman, Claude Ecken n'avait pas lu *Neuromancien*, ni aucun autre livre *cyberpunk*. La conjonction des temps de réflexion et d'écriture, des délais de lecture et de publication, ont eu pour résultat de masquer ce que *L'Univers en pièce* avait de novateur, et totalement occulté le fait que son auteur avait inventé tout seul, dans son coin, quelque chose qui ressemblait fort à ce « *cyberpunk* » qui nous venait de l'autre côté de l'Atlantique. La parution de ce livre au Fleuve Noir, dans une collection populaire dont les titres disparaissaient des présentoirs au bout de deux ou trois mois, n'a sans doute pas aidé à sa renommée non plus, et l'emploi d'un argot à base de russe constituait peut-être un handicap supplémentaire. Mais si vous parvenez à mettre la main dessus, n'hésitez pas : voilà un livre qui mérite le détour.

Peu après, lorsque la direction du Fleuve Noir a changé, Claude Ecken est naturellement devenu l'un des représentants les plus doués de la Génération perdue, cette poignée d'auteurs qui a trouvé dans la collection « Anticipation » un endroit où raconter des histoires en un temps où la critique se focalisait sur les néo-formalistes « littéaturants ». Il n'était pas en mauvaise compagnie, notez bien : Michel Pagel, Jean-Marc Ligny ou Jean-Claude Dunyach, pour ne citer qu'eux, peuvent difficilement être considérés comme des seconds couteaux. Pendant quatre ans, sous la direction

bienveillante de Nicole Hibert, les auteurs de la Génération perdue ont joui d'une liberté artistique quasi totale, dont ils ont su profiter pour effectuer des expériences, prendre des risques, s'amuser — en bref, poser les bases de leur œuvre future.

Pour Claude Ecken, ce fut, entre autres choses, *L'Ère du pyroson*, un roman en deux tomes basé sur le postulat que le son se transforme en chaleur. L'un de mes exemples préférés des conséquences incongrues mais logiques de cette situation est l'emploi de disques de *hard rock* pour faire chauffer l'eau. Mais laissons plutôt la parole à son auteur :

« Je me demandais comment les gens arriveraient à survivre dans un monde où le son aurait disparu, en me disant que peut-être ils découvrirait des pouvoirs psi. On enlève un sens pour permettre à un autre de se développer. C'est en me documentant pour être plausible scientifiquement que je suis tombé sur l'idée. Le son se divise en éléments sonores, vibratoires et calorifiques. Tout ce qui absorbe le son est plus chaud au toucher parce que, justement, il absorbe le son. Si le son disparaît, son énergie est redistribuée en chaleur et en vibrations. À partir de là, je n'avais plus qu'à décliner mon univers. C'était facile.

Je signale que même à la fin, lorsque les immeubles fondent, c'est exact scientifiquement. Lorsqu'un son fait vibrer un objet au carré de son volume, ce dernier se met à fondre. J'avais les montres de Dali, mais en vrai. »

Mine de rien, la démarche décrite est à la fois classique et révolutionnaire. Classique car c'est ainsi que fonctionne depuis toujours la science-fiction : Claude Ecken le sait et il l'exprime beaucoup mieux que bien d'autres. Et révolutionnaire car il prend la peine de justifier scientifiquement ce qui, chez d'autres, aurait été simple prétexte à délires surréalistes. L'espace d'un roman, il réunit magistralement les deux principales tendances de la SF française de l'époque en appliquant au néo-formalisme les bonnes vieilles règles de la SF sans jamais perdre de vue le souci de la Génération perdue de raconter avant tout une *histoire*.

Cette préface ne prétendant nullement constituer une étude exhaustive de l'œuvre de Claude Ecken, le moment est venu de faire un saut de quelques années, jusqu'à la convention d'Orléans en 1993. Michel Tondellier et Philippe Boulier, qui éditaient alors un excellent fanzine intitulé *La Geste*, devaient réaliser une interview de Claude, pour laquelle ils m'avaient recruté, ainsi qu'André-François Ruaud et Pascal Godbillon. C'est en l'écoutant ce jour-là que j'ai pris conscience à quel point il avait saisi la nature profonde de la science-fiction et de ses mécanismes intimes :

« Je n'aime pas les bouquins de SF où l'auteur ne s'est pas documenté et que ça se voit. La science-fiction c'est quand même s'intéresser au progrès en général mais surtout à un monde qui évolue de plus en plus vite. C'est inquiétant, un monde dominé par la science, la technologie. Si l'on ne se documente pas, si l'on ne regarde pas autour de nous et qu'on se contente de raconter des petites histoires qui font rêver, alors ce n'est pas de la SF. »

Cette citation, à mon sens, résume parfaitement la démarche de son auteur, on en trouvera maintes preuves dans le présent recueil, et notamment dans les pièces maîtresses que constituent « *La Fin du Big Bang* » et « *Éclats lumineux du disque d'accrétion* », chacune couronnée en son temps par un prix Rosny Aîné. Dans ces deux textes, non seulement le récit, mais aussi la dimension humaine se nourrissent de la documentation scientifique. C'est d'autant plus frappant à mes yeux en ce qui concerne « *Éclats...* ». J'ai eu sous les yeux des notes de travail concernant cette nouvelle bien des années avant son écriture, et je me souviens que je n'avais alors pas très bien compris où Claude Ecken voulait en venir. Pour tout dire, le lien qu'il opérait entre la physique des trous noirs et la sociologie ne m'avait guère convaincu sur le moment, sans doute parce que je ne parvenais pas à visualiser ce que cela pouvait donner.

Certaines idées sont personnelles. Si personnelles qu'on est obligé de les traiter seul et de les pousser à bout pour parvenir à les exprimer et à les communiquer à autrui. De ce point de vue, « *La Fin du Big bang* » me paraît très similaire à « *Éclats...* ». Qui d'autre que Claude Ecken aurait pu songer à allier de la sorte la psychologie humaine et les univers divergents de la physique quantique ?

Certes, ses trous noirs banlieusards peuvent être rapprochés des attracteurs étranges « philosophiques » de Greg Egan, mais la comparaison s'arrête là : quoique tous deux s'intéressent à l'être humain, Egan l'envisage sous l'angle moral là où Claude Ecken adopte une approche plus individuelle. Le cœur de leur réflexion science-fictionnelle est le même, peut-être parce qu'il s'agit de celui de toute réflexion science-fictionnelle, mais il est évident qu'ils l'abordent et s'en écartent dans des directions différentes. Et, quand Greg Egan a plutôt tendance à aller vers l'abstraction, Claude Ecken s'en éloigne au contraire pour en dégager des effets plus concrets et moins (anti-)métaphysiques. Chez lui, les grands principes universels ramènent toujours à l'humain, à l'individu et à sa conscience.

Le lecteur s'étonnera peut-être, après tant de développements autour de la science et de son rôle dans la SF, de son absence dans le texte d'ouverture de ce recueil, qui lui donne aussi son titre. Néanmoins, s'il y regarde à deux fois, il se rendra compte que la démarche de Claude Ecken n'y est pas si différente. Traitant d'un sujet qui ne nécessitait pas d'approfondissements, ni d'extrapolations scientifiques, sauf de légères anticipations technologiques, il a eu cette fois recours aux techniques du roman noir, un genre où il excelle, comme en témoigne par exemple l'étonnant *Auditions coupables*, et qui possède une dimension sociologique assez forte pour que cette extrapolation passe par lui. Il se situe ainsi à l'exacte limite de la fameuse « bulle de présent » définie par Sylvie Denis, en équilibre entre l'avenir présent et le présent à venir. Soit l'emplacement précis de nombre de grands textes de fiction spéculative de l'Âge d'Or à nos jours.

En tout état de cause, le résultat, percutant, est à nouveau tout à fait conforme à ce que Claude Ecken déclarait lors de cette fameuse interview de la convention d'Orléans :

« *Pour moi, raconter une histoire dans le futur ce n'est pas forcément faire de la SF. La SF, c'est regarder le monde contemporain.* » Comme il le dit par ailleurs : « *Aujourd'hui, on ne peut bien parler du présent qu'au futur.* »

Roland C. Wagner

**Le Monde,
tous droits réservés**

Je n'ai jamais considéré le journalisme comme susceptible de devenir à son tour un sujet d'actualité. Mais si des gens vendent aux agences des parcelles de leur existence, pourquoi ne soumettrais-je pas à mon tour au public ma brève expérience de journaliste ? L'unique article de fond qu'il m'ait été donné d'écrire n'a cessé d'évoluer pour aboutir à cette dernière mouture, dans laquelle l'épisode originel n'est plus qu'un évènement parmi d'autres.

Il lui reste cependant le mérite d'avoir déclenché tout le reste. Mais ni l'épisode, ni l'article n'aurait débouché sur une réflexion si Christopher Behr n'avait joué le rôle de catalyseur.

Il serait faux de dire que rien ne l'y prédisposait, même si, en apparence, il attendait tranquillement la retraite. Un reporter de son envergure ne pouvait s'être totalement coupé des affaires du monde. À l'aube de la soixantaine, il n'occupait qu'un médiocre poste sur Avignon alors que ses confrères avaient accédé au rang de directeurs d'agence dès que l'âge ne leur avait plus permis de courir à travers le globe. En réalité, Christopher Behr s'était placé en retrait plus qu'il ne s'était mis à la retraite, critique distant d'un système qu'il ne désirait pas cautionner à un plus haut niveau.

Sa philosophie de la vie m'était alors imperméable. J'étais jeune et fier, pétri d'idées qui étaient autant d'assurances à partir desquelles j'avais élaboré mes plans de carrière. Les remettre en question revenait à sacrifier mon rêve d'enfance : devenir un grand reporter. Et je n'avais encore rien à lui substituer.

Aussi, Christopher Behr m'apparut dès notre première rencontre d'une insupportable indolence : à moi qui ne rêvais que de scoops et de retentissants reportages, on m'avait imposé la fréquentation d'un homme ne daignant filmer l'évènement que lorsqu'il survenait sous ses yeux, et encore, à condition que l'angle de vue fût bon.

Je venais juste de décrocher mon premier poste à l'agence Rotter, et j'étais encore flatté, ébloui, et pour tout dire sous le choc à l'idée de faire mes premiers pas au sein d'une si gigantesque entreprise. Avignon n'était qu'une petite ville, mais j'espérais bien m'y distinguer. Menanti, le responsable local de l'information, ne me fit pas de long discours. Il me colla Behr comme coéquipier pour les prises de vue, en lui demandant de m'apprendre les ficelles du métier sur le tas.

Ma première semaine fut un calvaire. Christopher Behr me promena dans toute la ville comme si nous étions des touristes. Nous n'avions pas d'horaires, effectuant des randonnées de jour comme de nuit. Je pensais que mon coéquipier me conduirait là où il était indispensable de se trouver, mais les seuls événements auxquels nous assistâmes nous furent communiqués par l'agence sur la radio de bord de notre Golf décapotable. En fait de reportages, je ne couvris que deux inaugurations et ne pus acheter plus de trois faits divers dans les commissariats. Une misère que ne semblait pas déplorer l'ex-grand reporter.

Le crédit que je lui avais accordé s'épuisa rapidement. Sa gloire passée se fondait sur une fertile imagination, ou alors sa valeur avait décliné jusqu'à ce qu'il ne fut plus que l'ombre de lui-même. Behr était un homme fini.

J'en vins même à me persuader qu'on m'avait adjoint ce personnage dans le seul but de m'écarter des affaires sérieuses. Officiellement, j'étais censé gagner de l'expérience en faisant équipe avec ce prétendu grand bonhomme. Officieusement, on me rangeait sur une voie de garage parce j'étais un dangereux concurrent pour les gens en place.

Je bouillais d'impatience. Je reprochais sans cesse à Behr de ne pas me présenter des contacts intéressants, des endroits où trouver de l'info pas chère. Mes remarques acerbes ne faisaient pourtant que l'amuser.

« La nouvelle promotion a les dents longues, répétait-il en riant de mes impertinences. Mais il ne suffit pas d'avoir un carnet d'adresses bien rempli et une provision bancaire pour être un grand reporter. Sinon, tu travaillerais par téléphone et t'enverrais un photographe ramener des images. »

Je ne le croyais pas, bien sûr. J'étais prêt à bondir sur le premier fait divers qui passerait à ma portée, comme un charognard peu regardant sur la qualité ou la fraîcheur de la viande. Bref, j'étais mûr pour une cuisante leçon.

Nous longions un soir les Remparts aux pierres corrodées par les gaz d'échappement. Christopher Behr parlait des quartiers arabes et coréens, des réseaux de putes importées ou à destination de l'Europe, d'un vieux quartier en démolition ou de la dernière mode théâtrale présentée au festival off. En pointillés, par des juxtapositions d'anecdotes sombres et de récits gais, il peignait la ville. Mais il voyait bien que ses histoires ne m'intéressaient pas.

Son itinéraire ne me passionnait pas davantage. Behr avait tourné à gauche pour explorer les ruelles du centre-ville. Le contraste saisissant entre les remparts, si fragiles derrière leur apparence robuste, écrasés par les tours vertigineuses qui les ceinturaient, s'estompait dès que l'on s'engageait dans ces vieux quartiers qu'on avait essayé de préserver du temps. Mon coéquipier avait adopté d'emblée une allure plus débonnaire, appréciant manifestement le moment où la nuit se faufilait le long des murs, comme un chien qui aurait marqué son territoire de flaques d'ombres à chaque angle de rue.

Je savais déjà qu'au terme de cette promenade, nous nous arrêterions dans un bistrot où il avait ses aises. Je détestais ces pertes de temps mais je haïssais encore plus la façon qu'il avait de les justifier : le bar était le premier point de contact de la cité, le lieu privilégié où glaner des renseignements ! Arguments stupides ! Quelle était la valeur de ces informations, puisqu'il fallait de toute façon les vérifier auprès des personnes concernées ? Autant les négocier tout de suite avec les intéressés ! D'ailleurs, Behr ne se faisait jamais reconnaître, de sorte que personne ne lui aurait proposé une information. Il n'allait jamais au comptoir avec sa caméra ni avec rien qui pût trahir sa profession ! Ça revenait à ouvrir un commerce sans même placer une enseigne sur son pas de porte.

Ce soir-là, nous n'arrivâmes jamais au bar. Nous venions de freiner au sortir de la rue Paul Manivet quand un jeune homme se précipita sous nos roues. Il prit appui sur l'avant du véhicule pour éviter la chute et continua sa course dans l'effolement le plus total. Et pour cause : quatre poursuivants le talonnaient de près.

La rue, vide de toute présence humaine, n'était qu'une enfilade de portes et de volets clos. Nous étions donc les seuls témoins. L'individu fut rattrapé à quelques mètres de là et aussitôt assaisonné de coups. J'ai senti dans mon corps l'afflux de l'adrénaline. Je tenais enfin une chance de me distinguer !

Mais j'ai cru devenir fou furieux quand Christopher Behr refusa de filmer la scène.

« Laisse tomber, fils, on va se faire avoir, fut sa réponse à mes harcèlements. Et puis y'a pas la lumière... »

Interloqué par tant de désinvolture, j'ai pris la caméra sur le siège arrière et j'ai filmé à sa place. Non seulement mon coéquipier était un homme fini, mais en plus c'était un lâche.

Par chance, la victime avait réussi à fuir de nouveau, de sorte que le film commençait tout de même par une poursuite. Par chance encore, le pugilat reprit autour d'un réverbère qui dispensait l'éclairage idéal pour enregistrer la bagarre. Il nimbait en outre la scène de reflets blafards rehaussant sa dimension dramatique. Tout ceci pour dire que j'étais très fier de moi et rêvais déjà au Pulitzer.

Tout en avançant sur les agresseurs afin de varier les angles de vue, je rédigeais mentalement des phrases courtes, incisives, rendant compte de cette scène de rue. J'ai craint un moment que l'un des agresseurs, qui avait regardé par-dessus son épaule, ne vint casser mon appareil. Mais il se contenta de m'adresser un sourire narquois, presque obscène, avant de signaler à ses compagnons qu'il était temps de déguerpir.

Je me souviens encore très bien de mon état d'alors. Haletant comme si j'avais participé à la lutte mais plein aussi d'une formidable énergie. Je me suis dépêché d'interviewer la victime tout en me demandant quelles questions poser à un homme passé à tabac. Je n'étais entraîné qu'à interroger des personnalités politiques ou du monde artistique, documentation à l'appui.

Le jeune homme ne connaissait pas ses agresseurs. J'avais assisté à un vulgaire fait divers où le passant sert de défouloir. Mais c'était une bonne illustration de la violence urbaine, tout à fait dans l'air du temps depuis que Jean-Paul Trichetti, le député-maire, avait décidé d'assainir sa ville. J'ai donc demandé à mon sujet d'article de déterminer la fréquence des mauvaises rencontres dans le quartier, en tant que victime et que témoin. Et peut-être aussi d'agresseur, car il avait prouvé pendant la bagarre qu'il savait se battre. Enfin, il m'a bien fallu en venir aux questions financières.

J'ai agité ma caméra et annoncé ma profession en guise d'entrée en matière. Dans ce domaine également, je manquais d'expérience. Menanti m'avait fait bénéficier d'une provision de dix mille euros pour commencer. Au-delà, je devais contacter le comptable qui négociait l'évènement à ma place. Jusqu'à présent, je n'avais jamais réellement discuté du prix d'un reportage. Avec les personnalités médiatiques et pour les évènements attendus, toutes ces tractations étaient réglées à l'avance.

« 5000 euros. »

Le ton était ferme, sans appel. Je me suis étranglé. Un fait divers de cette envergure n'en valait pas plus de mille. Les prix avaient même tendance à baisser dans les commissariats, parce que personne ne voulait plus acheter ce type d'information. La victime m'a fait judicieusement remarquer qu'une telle offre ne couvrait même pas les soins et l'inactivité forcée, compte tenu des quelques côtes qu'on lui avait cassées. J'ai donc poussé mon offre à deux mille euros.

« 5000 ! On ne parle pas des autres agressions parce qu'on ne les voit pas. Pris sur le vif, ça vaut certainement plus. Tu vas te faire des couilles en or avec ce *live* et moi, je me serai fait casser la gueule juste pour que tu t'enrichisses. C'est pas juste. »

La victime accepta cependant de transiger à 3500 euros, somme que je lui proposais à condition de pouvoir photographier l'hématome qui enflait sur sa pommette gauche. J'ai toujours sur moi un boîtier de transfert pour débiter d'une carte magnétique à l'autre l'argent électronique, de sorte que l'acquittement de ma dette fut rapidement réglé.

On disait que Christopher Behr avait un certain talent pour tirer les portraits. Mais il resta sourd à mes appels l'enjoignant de nous rejoindre. Cette fois, je fus réellement en colère et le menaçai, dans des termes plutôt orduriers, de remettre à Menanti un rapport salé sur sa conduite pendant le travail.

La réflexion déclencha l'irritation du vieil homme. Il extirpa sa bedaine de la décapotable et récupéra en grommelant son Reflex. L'obéissance qu'il manifesta après mon coup de gueule m'emplissait de satisfaction. À présent, je tenais les rênes de l'équipe !

« Il n'est pas assez amoché pour faire un bon portrait. Faut l'arranger un peu... »

Le jeune homme assis contre le mur ne vit pas partir le coup. La pointe de la chaussure l'atteignit à l'oreille. Déjà, Behr reprenait son élan. J'étais trop stupéfait pour

réagir. Mais son pied se détendit dans le vide. La victime s'était relevée et s'éloignait à toute vitesse.

« Vous êtes complètement fou ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— Il court drôlement vite pour un type qui a les côtes cassées, tu trouves pas ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Que tu t'es fait avoir. Je t'avais prévenu. Je déteste ces arnaqueurs qui inventent des infos pour les revendre aux journalistes. Tu n'as pas trouvé ça bizarre, cette baston qui se déroule juste sous nos yeux ? Quand les types sont passés devant la bagnole, tu n'as pas remarqué qu'aucun d'eux ne soufflait ? Ils commençaient juste à courir ! »

Sur le coup, je n'ai rien dit. Je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un pût accepter de recevoir une correction juste pour escroquer quelques euros. Pour que la scène fût crédible, ses complices ne l'avaient pas trop ménagé.

« Jamais imaginé ? C'est grave ! se moqua gentiment Behr. Un journaliste sans imagination, c'est comme un évènement sans lieu ni date : ça n'a aucune valeur. »

À présent, je comprenais pourquoi la bande m'avait laissé filmer. La colère m'étouffait. J'étais surtout vexé d'avoir cru à cette mise en scène. Ma précipitation coûtait également cher à l'agence. Je me demandais comment expliquer l'affaire à Menanti de manière à ne pas trop compromettre la suite de ma carrière, mais je ne trouvais aucune excuse valable. Le dépit me mortifiait à ce point que j'ai décidé de rédiger un article, malgré tout.

« Finalement, rien ne prouve qu'il s'agit d'un coup monté. Et quand bien même, nous ne serons que deux à le savoir.

— Petit, tu n'iras pas loin si tu commences comme ça. La seule présence d'un journaliste déforme déjà suffisamment le cours naturel des choses. On ne va pas inventer de la réalité par-dessus ça !

— Vous auriez pu me mettre plus explicitement en garde, fut la réponse pleine de ressentiment que me dicta la honte de l'avoir précédemment insulté.

— Ça n'a rien de grave. L'agence ne sera pas en faillite pour autant. Mieux vaut faire de petites bêtises au début. Si j'avais réussi à te convaincre, tu aurais toujours gardé un doute, n'est-ce pas ? »

Comme je ne répondais pas, il ajouta :

« De toute façon, ce n'est pas ta faute. C'est celle du système. »

Mais je ne voyais pas en quoi le système était responsable.

Pas encore.

Cette leçon me fit revenir à de meilleurs sentiments à l'égard de Christopher Behr. Il avait une conception dépassée du journalisme mais n'en connaissait pas moins toutes les ficelles actuelles. Je lui étais surtout reconnaissant de n'avoir pas profité de ma sottise pour me rabrouer ou adopter une attitude plus autoritaire envers moi.

Au contraire, Christopher Behr continua de chercher mon amitié. Ce fut lui qui m'apporta sur un plateau mon premier reportage, celui-là même que j'avais manqué. Il le fit à sa manière saugrenue et pleine de malice. Il avait toujours une façon indirecte d'expliquer les choses pour amener son interlocuteur à comprendre de lui-même.

Nous étions dans un bar de la place de l'Horloge. Fidèle à son habitude, Behr s'était installé de façon à surprendre les conversations environnantes. Il m'avait laissé face à la baie vitrée, sachant que je lèverai les yeux à un moment ou à un autre sur le flot des touristes s'écoulant continûment à proximité du Palais des Papes, mais aussi sur les messages du panneau Graffiti fixé sur la façade d'un immeuble. Personne ne résistait longtemps au plaisir ou à la curiosité de lire ces brèves notes rédigées par des mains anonymes, à l'intention de lecteurs tout aussi anonymes ou de personnes bien précises dont on avait l'impression de percer un peu l'intimité.

C'était la petite amie d'un certain Bob qui prévenait qu'elle était retenue chez Pat pour une bonne heure. C'était un râleur qui avertissait les clients du bar Clément que le service laissait à désirer et que le garçon était un grossier personnage — ce type de message pouvait aussi bien émaner de la concurrence. C'étaient d'authentiques poètes de la rue qui exprimaient leur mal de vivre ou leurs espoirs en un sublime haïku. Comme des incongruités insérées dans la dizaine de messages affichés, des slogans politiques ou des obscénités imposaient leur puissante vulgarité. On se sentait alors soulagé de savoir que la durée de vie de ces écrits n'excédait pas cinq minutes pour ne pas gêner les autres utilisateurs qui auraient eu quelque information pressante à communiquer.

S'étant assuré que je suivais bien l'apparition de nouveaux messages, Christopher Behr se lança dans une conversation destinée à me rendre attentif au texte qu'il avait programmé.

Je digérais encore — et comment ! — l'affront de l'avant-veille, et il n'eut aucun mal à entrer dans le vif du sujet. Il en profita pour m'asticoter au passage, comme il aimait parfois le faire pour m'obliger à pousser mes raisonnements jusqu'au bout.

À la question de savoir comment nos jeunes escrocs savaient que des journalistes passeraient dans cette rue, il m'expliqua qu'on avait fini par apprendre, dans le quartier, la nature de son activité. Behr changerait désormais de bar.

« Tu vois ce que nous a amené le système : ces gens qui tournent autour des journalistes comme des moustiques.

— Je croyais que c'était nous, les moustiques.

— Non. Nous, nous sommes des sangsues. Nous nous nourrissons de la réalité jusqu'à lui vicier le sang. »

L'aventure était censée me prouver qu'en journalisme, l'anonymat est préférable à l'aveu de sa profession. Je mis aussitôt en doute son affirmation en démontrant qu'hormis quelques fatals désagréments de ce type, un journaliste avait tout à gagner

en œuvrant au grand jour, la plupart des personnes cherchant à le contacter ayant tout de même des informations sérieuses à vendre.

« À vendre ! C'est bien là le problème ! Tout le monde spéculait aujourd'hui sur l'information ! Le journaliste est devenu un vulgaire homme d'affaires. Les grands reporters voyagent même en permanence avec un comptable de la boîte qui s'occupe de toutes les transactions importantes, celles qui se règlent à coup de millions d'euros. L'information, en fait, appartient aux publicitaires qui en financent l'achat ! C'est comme ça que tu envisages le métier de journaliste ? Un valet de la pub qui cherche des sujets pour qu'on mette des spots autour ? Regarde-toi, avec ta veste de jeune cadre et ta cravate de ministre ! On croirait voir un de ces agents du marketing, pas un futur globe-trotter ! Tu sais comment on appelle les journalistes dans le milieu de la pub ? Les pêcheurs de perles ! Mais tu sais que dans ce commerce, ceux qui en profitent sont les bijoutiers qui placent les plus belles eaux dans des écrins ! La pub : des écrins ! »

Je haussai les épaules, peu désireux d'entamer une polémique sur ce sujet. Les réflexions de mon coéquipier étaient bien celles d'un preneur d'images. C'était facile de critiquer les droits réservés sur l'information quand on avait toujours bénéficié d'un copyright sur la diffusion des images. Pourquoi un journaliste ne toucherait-il pas des royalties sur un événement qu'il avait déniché ? Les opinions et les réflexions qu'il livrait dans ses articles étaient tout aussi dignes d'être protégés que l'angle de vue ou le plan original d'une photo reproduite à travers le monde entier.

C'est à peu près à ce moment que la phrase de Behr s'afficha sur le panneau Graffiti. Il m'avait laissé boudier sans cesser de surveiller sa montre.

« Hé ! Vous avez vu celle qui vient d'apparaître ? *Un journaliste peut-il diffuser une information dont il ne serait pas seulement le témoin ? Ça pourrait presque s'adresser à nous.* »

Il n'avait pas daigné se retourner pour lire les lettres lumineuses et son sourire de satisfaction ne me mit pas sur la piste.

« À toi, pas à nous.

— Pourquoi rien qu'à moi ?... Oh, d'accord ! Avant-hier, j'ai été le témoin mais aussi la victime.

— Ce n'est pas ça. C'est moi qui ai écrit ce message. »

Je me souviens d'avoir gardé le silence quelques secondes. Les agissements de Behr me déconcertaient encore.

« Vous pensez que je devrais diffuser ce qui s'est passé avant-hier ? Je vais me couvrir de ridicule !

— Pas si tu feins d'avoir donné dans le panneau. Tu brodes sur le thème : jusqu'où iront-ils ? Des jeunes se tabassent dans le but de vendre un reportage ! Pour illustrer ton article, il n'y a pas que ton film. »

Il lança sur la table un paquet de photographies et je découvris avec stupeur les différentes étapes de mes tractations avec la fausse victime. On me voyait également en

train de filmer l'évènement. Le fait d'avoir été photographié par un comparse accréditait le rôle de faux naïf que Behr désirait me voir jouer.

« À ma connaissance, tous ceux qui se sont fait avoir de la sorte ont évité d'en parler. Tu lanceras une belle bombe en révélant ces sales petites pratiques. Un bon début pour se distinguer dans l'écurie Rotter, non ? »

Je ne sais plus quels remerciements stupides j'ai bafouillé. Je regrettais d'avoir si mal jugé cet homme. En fait, il m'avait habilement manipulé pour le forcer à épouser ses points de vue, mais je ne m'en rendais pas encore compte. Quand Menanti accepta avec enthousiasme ma proposition, m'assurant déjà une diffusion dans le mensuel *Accro-Cité*, qui disposait par ailleurs d'un magazine télévisé européen, il était trop tard pour faire machine arrière. J'étais piégé.

Je savais Behr opposé au copyright sur l'information, ce sujet composant d'ailleurs l'essentiel de nos conversations, mais j'étais jusqu'à présent resté rebelle à ses arguments et lui en avais opposé d'autres aussi catégoriques que les siens. Or, pour peu qu'on voulût bien tirer les leçons du fait divers dont j'avais été la victime, on se livrait inmanquablement à une critique du système. Je venais de m'engager à traiter un sujet qui allait à l'encontre de mes convictions !

Christopher Behr riait sous cape de me voir si désemparé. Il m'assura que je finirais par trouver, le moment venu, les bons arguments pour justifier malgré tout le système, mais se faisait un plaisir de démolir les derniers que j'avais en réserve.

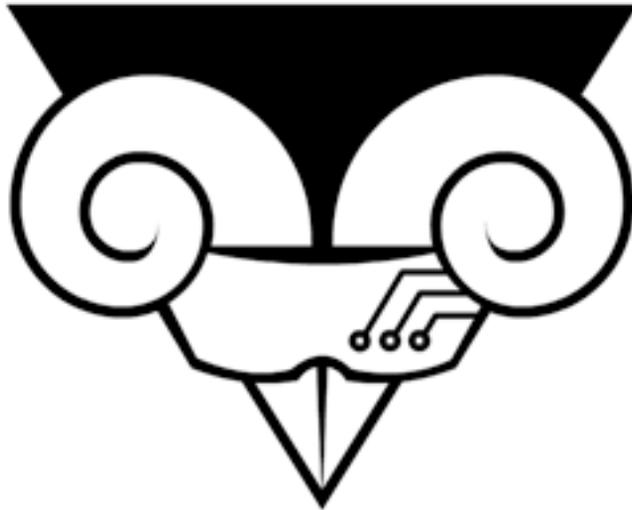
Par ailleurs, le récent coup d'éclat d'Info-Libre donnait à mon sujet une autre résonance, éminemment plus subversive. Curieusement, j'avais entendu parler pour la première fois de ces terroristes de l'information le jour de mon engagement chez Rotter, à Paris.

On m'avait prié de patienter dans la vaste salle de rédaction où les responsables des divers secteurs de l'information s'agglutinaient autour des télex et jonglaient avec les téléphones pour suivre plusieurs conversations à la fois. C'était le jour du tremblement de terre de Tokyo et c'était précisément pour cette raison qu'on ne pouvait s'occuper dans l'immédiat de ma candidature.

Tout le monde connaît le délit commis par les terroristes d'Info-Libre à l'encontre de Rotter, de Sun Canal et de la profession en général. Mais je désire tout de même relater la façon dont j'ai pris connaissance de ces évènements car tout le monde ne mesure peut-être pas la portée de leur acte.

Il faut savoir qu'une catastrophe de cette envergure est trop grande pour être monnayée par le correspondant local. L'information est vendue aux enchères dans chaque État et même une société internationale comme Rotter ne peut en acquérir les droits pour l'ensemble des pays où elle déverse de l'actualité. Pour un gouvernement, c'est le seul moyen de réunir suffisamment de fonds pour faire face au désastre.

Les comptables de chez Rotter n'étaient pas très chauds pour investir dans un tremblement de terre, fût-il de force 8 sur l'échelle de Richter, et quand bien même le



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Cet ouvrage est le troisième livre numérique des Éditions du Bérial'
et a été réalisé en août 2010 par Clément Bourgoïn d'après
l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-062-5).